Voyageurs britanniques en France

et plus particulièrement dans le Pays nantais

du règne de Louis XVI à celui de Napoléon III

Nathaniel Wraxall
(1751- 1831) *Tour through the Western Southern and Interior Provinces of France in the years 1775-1776* (1777)
Tournée dans les provinces occidentals et intérieure de la France, traduction de M.N. Wraxall Junior, 1777.

Arthur Young
(1741-1820) *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789* (1792)
Voyages en France pendant les années 1787-88-89, traduction de Fr. Soulès, 1794.

William D. Fellowes
(1769-1852) *A Visit to the monastery of La Trappe in 1817* (1818)

Joseph M. W. Turner
(1775-1865)
voyage en 1826 *The Keepsake*, à partir de 1826, *Turner's Annual Tour* à partir de 1831, *Liber fluvorium or River scenery of France* (1853)

Leitch Ritchie
(1800-1865)
voyage en 1831 *Wanderings by the Loire* (1833)

Thomas A.Trollope
(1810-1892)
voyage en 1840 *A Summer in Western France* (1841)

Charles R.Weld
(1813-1869)
voyage en 1855 *A Vacation in Brittany* (1856)

> Les Anglais voyagent plus que tout autre peuple d'Europe, leur richesse qui facilite cette coutume et la mer qui les entoure en sont peut-être la cause principale. Ils regardent leur île comme une sorte de prison, et le premier usage qu'ils font de leur amour de la liberté est d'en sortir.
>
> Abbé Leblanc, *Lettres d'un François*, 1745.

L'hostilité politico-militaire qui a marqué les relations franco-anglaises puis franco-britanniques du règne de Louis XIV à celui de Napoléon n'a pas empêché la circulation des personnes et des idées entre les deux pays. De chaque côté de la Manche des Français et des Britanniques sans distinction d'âge, de sexe ou de classe sociale sont allés à la rencontre de l'autre.

On voyageait pour affaires bien sûr, mais aussi pour observer un pays différent, découvrir ses mœurs, étudier son système politique ou tout simplement rendre visite à une relation que l'on avait rencontrée ou avec qui l'on avait correspondu. Plus tard, le romantisme apportera le goût des paysages, une passion pour l'histoire et un intérêt pour le folklore. Pendant le voyage, on prenait des notes, on tenait un journal ou l'on envoyait des lettres. Un certain nombre de ces écrits seront ensuite publiés, les auteurs nous faisant part de leurs impressions, découvertes, surprises, voire de leurs incompréhensions.

Les voyages ont été les premières écoles & les voyageurs les premiers savants[1]

Tout d'abord la tradition du « Grand Tour » lance sur les routes du Continent un grand nombre de jeunes britanniques. Cette pratique qui a débuté à la Renaissance[2], prend son essor à la Restauration anglaise de 1660, connaît son apogée au milieu du XVIIIème siècle, pour se ralentir à la Révolution française, repartir à la fin des guerres napoléoniennes et s'essouffler pendant la seconde moitié du XIXème siècle. Ces voyages qui durent quelquefois plus d'un an, sont souvent effectués en compagnie d'un tuteur qu'on appelle familièrement un « bear leader », « maître d'ours ». C'est une sorte de rite initiatique qui devient une pratique normale, voire nécessaire à une bonne éducation. Les destinations principales sont la France**,** les Pays-Bas**,** l'Allemagne**,** la Suisse et surtout l'Italie**,** puis plus tard la Grèce et l'Asie mineure**.**

Cette expérience permet au jeune aristocrate de devenir un « *compleat gentleman* », un homme du monde accompli. Elle sert à sa formation politique et lui donne ainsi l'opportunité de comparer les institutions de son pays à celles des états continentaux. Il est reçu dans la bonne société, goûte à l'art de vivre et noue fréquemment des contacts amicaux avec des jeunes gens du même milieu social et promis au même type d'avenir diplomatique, militaire, politique ou commercial. Il visite monuments et curiosités pour se former le goût et achète même, le cas échéant, des œuvres d'art. C'est au cours du « Grand Tour » enfin, que les jeunes hommes se frottent aux langues vivantes. Cependant, ces « voyages d'études » dégénèrent à l'occasion en beuveries, en rixes ou en débauche sexuelle, en outre ils renforcent parfois les préjugés en matière de mœurs et de religion.

Des ouvrages sont publiés pour faciliter ces périples : *The Grand Tour or a journey through the Netherlands, Germany, Italy and France* en quatre volumes de Th. Nugent publié à Londres en 1749 et *Letters to a young gentleman on the setting out for France*, publié presque quarante ans plus tard, également à Londres, en 1784.

---

[1] Piganiol de la Force, *Nouveau voyage en France*, ca. 1720.

[2] Un tableau conservé à la National Portrait Gallery de Londres, *Sir Henry Unton*, décrit le voyage du jeune Henry sur le Continent, ca.1596.

Les rejetons des familles illustres ne sont pas les seuls à se lancer dans l'aventure. Jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, des écrivains, des artistes, des officiers, des ecclésiastiques, des hommes et des femmes du monde sont prêts à supporter l'inconfort et braver les dangers pour satisfaire leur curiosité. Les événements de 1789 ralentiront le flux des voyageurs. Pourtant au début de la Révolution française, l'opinion britannique était plutôt favorable aux réformes, les écrits des philosophes et les récits des voyageurs ayant souligné les fortes disparités économiques entre les classes sociales et les injustices de la société française. Des comités de soutien se forment alors en Angleterre et l'on se presse pour voir l'ordre nouveau se mettre en place : Helen Maria Williams assiste régulièrement aux réunions de l'Assemblée et rapporte dans ses lettres l'atmosphère de liesse qui règne dans la capitale[3], Thomas Paine quant à lui, prend une part active à la vie politique française et sera même élu député du Pas-de-Calais tandis que le poète Wordsworth[4] suit avec enthousiasme les réformes qui visent à changer la société française.

Après ce moment d'euphorie survient une période de désenchantement. Les nouvelles qui parviennent en Angleterre décrivent une situation chaotique : les émeutes sont courantes, les propriétaires terriens sont dépossédés, les religieux persécutés et bientôt planent des menaces de guerre. L'opinion publique anglaise ne tarde pas à s'alarmer et critiques et caricatures abondent. Cette époque d'instabilité politique et de conflits armés provoque une forte diminution des voyages. Pourtant, nombre de Britanniques n'hésitent pas à séjourner malgré tout en France bien qu'ils risquent d'être inquiétés et de voir leurs biens mis sous séquestre suite aux mesures prises par la Convention.

La paix d'Amiens est de courte durée (mars 1802-mai 1803), toutefois les voyageurs reviennent en masse. Cependant, une fois rompu ce fragile traité, la situation des résidents anglais devient difficile, ils sont à nouveau dépossédés et déportés à Verdun et autres lieux.

L'abdication de Napoléon, le 6 avril 1814, entraîne une nouvelle fois l'afflux de visiteurs d'Outre-Manche sur le Continent. Ce premier flot sera interrompu par le retour

---

[3] *Letters written in France in the summer 1790 to a friend in England*, 1790-5.

[4] Dans son poème *Le Prélude* dont une partie relate son voyage en France, il confiera au lecteur son enthousiasme pour la Révolution française :
[…] la nature humaine semblait renaître.
et
Le bonheur en cette aube était de vivre
Mais être jeune était le paradis.

de l'Ile d'Elbe en 1815. La défaite de l'Empereur à Waterloo donne alors le signal du départ à un nombre accru de touristes désireux de connaître le théâtre des conflits qui ont secoué l'Europe.

Le retour relatif de la paix, puis l'attitude conciliante de Louis-Philippe et de Napoléon III envers la Grande-Bretagne favoriseront par la suite les échanges. Or les conditions matérielles du séjour ont changé. Sous l'Ancien Régime, on disposait de lettres de recommandation qui ouvraient les portes de personnes influentes, désormais les guerres de la République et de l'Empire ont modifié la donne : de nombreux contacts ont été perdus et si certains voyageurs britanniques ont encore des relations dans notre pays, la plupart sont des « touristes[5] » au sens moderne du terme, ils descendent dans des auberges, se déplacent en diligence puis en chemin de fer, leurs rapports avec la population se limitant à des rencontres passagères ou à des contacts avec des aubergistes, des postillons, des commerçants mais parfois aussi des érudits.

.En outre, les démarches aux frontières et les contrôles à l'intérieur du pays ne facilitent pas les déplacements. Les mesures prises par les différents régimes, obligeant les étrangers à détenir un passeport, à obtenir une autorisation de circuler à l'intérieur du territoire et à payer un droit ne diminueront cependant pas le flot des insulaires qui continuent à parcourir l'Europe et la France en particulier. Le nombre de récits de voyages qui seront publiés témoigne de l'afflux des visiteurs, bien que tous, tant s'en faut, n'aient pas décrit leur séjour.

Ces voyageurs ne semblent avoir aucune difficulté à comprendre et à se faire comprendre. Des deux côtés de la Manche on apprend la langue de l'autre, un certain Vicesimus Fox faisant remarquer en 1781 : « pour un homme du monde, ne pas connaître le français est à la fois une carence et un désavantage[6] ».

Au siècle suivant, la popularité du français n'a pas diminué, si bien que l'on peut lire dans la préface d'un manuel publié à Londres en 1850, la remarque suivante :

> Maintenant « tout le monde » va à Paris et l'on fait apprendre le français à nos enfants avant qu'ils sachent gazouiller dans leur langue maternelle. […] Nous espérons […] que

[5] Le terme anglais « tourist » est mentionné pour la première fois en 1800. Un certain Pegge écrit : « A traveller is now called a tourist », « On appelle maintenant un voyageur un touriste », *Oxford English Dictionary*. Ce terme ne tardera pas à être repris en France et Stendhal écrira : *Mémoires d'un touriste* en 1838.

[6] Vicesimus Fox avait été professeur à Oxford et finit sa carrière à Tunbridge School. Il est l'auteur d'un manuel de bonnes manières qui connut au moins sept éditions : *Liberal Education or a practical treatise on the methods of acquiring useful and polite learning*, 1781.

> ce petit volume sera un complément utile à de nombreuses chambres d'enfants et à de nombreuses bibliothèques scolaires[7].

La connaissance de notre langue n'est pas réservée aux classes aisées puisque dans les lieux fréquentés par nos compatriotes, les classes populaires connaissent parfois les rudiments du français qu'elles ont appris au contact des voyageurs. Ainsi, une voyageuse anglaise, Anne Plumptre, en fait-elle l'expérience à Douvres, lors de son départ pour la France :

> Une chose qui nous a beaucoup amusés, c'est la prétention qu'ont les habitants de Douvres de parler français. Quand ils s'aperçurent que deux des membres de notre groupe étaient français, ils firent de leur mieux pour étaler leur savoir. […] En nous promenant dans la ville, nous découvrîmes une annonce qui disait que *l'on pouvait trouver le maître de la maison et son employé parlant français à toute heure de la journée*. C'était sa manière de dire que lui et son employé parlaient français et qu'ils étaient disponibles à tout moment de la journée[8].

Les voyageurs conversent aussi bien avec des personnes cultivées qu'avec des gens du peuple. Pourtant ils devaient être confrontés à différents dialectes car la langue parlée en France était loin d'être homogène et Henri Grégoire, dit l'abbé Grégoire**,** dans un rapport daté du 4 juin 1794**,** signale les grandes disparités linguistiques qui existaient dans notre pays. Cependant aucun ne fait état de difficultés de communication.

A la même époque en France, l'anglais jouit de la faveur du public. L'abbé Leblanc, protégé de Madame de Pompadour, écrit : « Nous avons mis depuis peu leur langue [l'anglais] au rang des langues savantes. Les femmes même l'apprennent et ont renoncé à l'italien pour étudier celle de ce peuple philosophe. Il n'est point dans la province d'Armande ou de Bélise qui ne veuille savoir l'anglais [9]».

Les classes populaires des villes du littoral français possèdent de même quelques notions d'anglais, ainsi Anne Plumptre découvre-t-elle à Calais une situation semblable à celle qu'elle avait connue à Douvres :

> A Douvres nous avions été extrêmement amusés par la prétention qu'avait la population de parler français, ici [à Calais] il était tout aussi amusant de voir que tous connaissaient un peu d'anglais. Quand ils s'aperçurent que j'étais anglaise, ils ne furent pas moins désireux d'étaler leur talent que ne l'avaient été les habitants de Douvres de montrer leur français à nos deux compagnons [français][10].

Ces voyageurs préparent soigneusement leur périple, ils lisent les récits des

---

[7] *The Illustrated French and English Primer*, paru à Londres en 1850 sans nom d'auteur.
[8] Anne Plumptre, *A Narrative of Three Years' Residence in France*, 1810.
[9] *Lettres d'un François*, 1745, 3 vols. Ouvrage republié sous le titre de *Lettres de M. l'abbé Le Blanc*, 1751 et 1758 et traduit en anglais en 1747. Cette dernière édition comprenait une lettre de Voltaire datée du 12 janvier 1746.
[10] Anne Plumptre, *A Narrative.*

voyageurs précédents mais également des auteurs français comme Froissart, l'abbé de Brantôme, Mme de Tencin, Marmontel, la marquise de la Rochejaquelein, des érudits locaux comme E. Richer, puis Chateaubriand, Victor Hugo pour les derniers, et bien d'autres. Ils ont également à leur disposition des guides de voyage en français ou en anglais. Ils peuvent consulter le *Nouveau voyage de France avec un itinéraire et des cartes faites exprès* de Piganiol de la Force[11], *Le Guide des voyageurs en Europe* de l'allemand Heinrich Reichard traduit en Français en 1793 puis en anglais en 1816, ou *Le Guide du voyageur en France* de Girault de Saint-Fargeau. Dans *The Gentleman's Guide in his tour through France* (1768), John Millard avait rédigé pour ses compatriotes ses impressions sur la France auxquelles il avait ajouté des conseils sur les hôtels, les transports et la manière de se comporter. Plus tard l'ouvrage de référence sera *Travels on the Continent* de Mariana Starke, remplacé à son tour par le *Murray's Guide* ; ce dernier connaîtra un grand succès jusqu'au début du vingtième siècle et ne sera égalé que par le célèbre Baedeker.

Lithographie de Lami, tirée des *Souvenirs de Londres*, 1826

Au XVIIIème siècle et au début du XIXème on emprunte le packet-boat ou paquebot[12], navire à voile qui transporte colis et passagers. On peut transiter par la plupart des grands ports de la Manche. Du côté anglais, le port le plus fréquenté est Douvres mais on peut aussi embarquer à Folkestone, Portsmouth, Southampton… En France, Calais

[11] Réédité jusqu'en 1785.
[12] Littré donne un exemple d'utilisation du terme « paquebot » en français en 1686.

vient en tête, suivi de Boulogne, Le Havre, Cherbourg. Le prix varie suivant la traversée, le capitaine et l'époque. Quant à l'heure du départ et la durée de la traversée, elles changent en fonction de la marée et des conditions météorologiques et il faut de quelques heures à plusieurs jours pour traverser la Manche.

A partir des années 1820 les voiliers cèdent la place aux vapeurs à roues à aube qui seront à leur tour remplacés par les navires à hélice. Bien que l'on puisse descendre dans les cabines, nombre de passagers préfèrent rester sur le pont à contempler les flots ou à converser et beaucoup souffrent du mal de mer. Ces navires transportaient toujours courrier et colis et éventuellement des voitures.

La destination privilégiée des voyageurs britanniques était avant tout Paris et ils furent très nombreux à visiter la capitale et ses environs. Le nombre impressionnant de récits et de guides destinés à les aider et les éclairer en est la preuve irréfutable. Beaucoup se dirigeaient ensuite vers le sud où ils pouvaient jouir d'un climat plus ensoleillé et admirer les richesses artistiques de l'Italie, sans toutefois omettre au passage de faire étape dans le centre de notre pays.

Pourtant d'autres destinations étaient tout autant prisées par les visiteurs d'outre-Manche. La Normandie ne manquait pas d'attraits, sa proximité en rendait l'accès facile. Les paysages, les ports de pêche, les églises gothiques, les châteaux en ruines répondaient au goût de l'époque pour le pittoresque. De plus n'était-elle pas le berceau de la monarchie anglo-normande ? Elle attirait les artistes à tel point, qu'à partir de 1820, rares étaient les expositions à Londres dans lesquelles ne figurât pas un tableau représentant cette province[13].

Quant à la vallée de la Loire, elle était fort appréciée et pas seulement pour le charme de ses paysages, la beauté de ses châteaux ou le passé plantagenêt. L'historien Jeremy Black a démontré qu'au XVIIIème siècle, de nombreux jeunes aristocrates se rendaient à Angers, Blois ou Tours afin d'apprendre le français ligérien, réputé le plus pur, ainsi que la danse, l'escrime et l'équitation à l'abri des mœurs dépravées de la capitale[14].

Le Pays nantais est situé à l'écart de ces grands itinéraires et peu de voyageurs s'y aventurent. On rencontre tout de même, entre le règne de Louis XVI et celui de Napoléon III, un certain nombre d'observateurs curieux et avisés qui incluent cette région dans leur périple, ils ont pour noms Nathaniel William Wraxall, Arthur Young, William Dorset Fellowes, Leitch Ritchie, Thomas Adolphus Trollope et enfin, Charles Richard Weld. Tous, à leur manière – correspondance de Wraxall, journal de Young,

[13] Ian Warrell, *Turner on the Loire*, 1997.
[14] Jeremy Black, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, 1992.

récits des autres voyageurs - laissent entrevoir l'évolution des lieux et des mentalités pendant cette période cruciale de notre histoire. Malheureusement, ils ne brossent pas un tableau exhaustif de la contrée, leurs observations se limitant le plus souvent à l'agglomération nantaise et ses environs. Il faudra attendre la deuxième moitié du XIXème siècle pour que les voyageurs s'aventurent jusqu'à la côte. Ces témoignages sont complétés par les croquis et les tableaux de Joseph Mallord William Turner.

Ces voyageurs qui visitent le Pays nantais viennent tous d'horizons divers, non seulement géographiques mais aussi sociaux. A dix-huit ans, Wraxall, fils de négociant, quitte sa ville natale de Bristol pour travailler à Bombay auprès de la Compagnie des Indes orientales. Après trois ans, il abandonne ses fonctions et rentre en Angleterre. Il partagera dès lors sa vie entre voyage et politique et ne doit sa réussite qu'à son talent d'historien et de mémorialiste.

Young appartient à la classe des petits propriétaires terriens de l'est de l'Angleterre. A dix-sept ans, on le place comme apprenti chez un négociant mais le jeune Young n'a ni prédisposition ni intérêt pour le commerce. Il entreprend alors de vivre de sa plume. A la mort de son père, sa mère lui confie l'exploitation du domaine familial de Bradfield, ce qui éveillera en lui une vocation d'agronome. Il viendra en France pour effectuer une étude comparative des agricultures française et britannique. Son ouverture d'esprit, son sens critique et sa personnalité lui ont valu le succès.

Par son père, Fellowes était lié à l'aristocratie écossaise et à la noblesse irlandaise par sa mère. Grâce à ses origines sociales, il bénéficie d'une solide éducation. Ses relations lui permettent ensuite d'obtenir une charge importante à la cour et de mener une vie de loisirs. Dès la fin des guerres napoléoniennes, il peut enfin satisfaire sa curiosité pour le Continent et mettre ses impressions par écrit.

Turner, issu de la classe ouvrière, apprend à lire avec son père[15] et, largement autodidacte, ne doit son succès qu'à son travail et son génie. Inlassablement, il parcourt la Grande-Bretagne et l'Europe à la recherche d'inspiration.

C'est aussi par son travail et son talent que Ritchie se fait une place dans la littérature. Après des débuts dans une banque et chez un négociant à Glasgow, il se lance dans le journalisme, entame une carrière de romancier et parcourt l'Europe, les

[15] *Biographical Sketch* d'Alaric A. Watts dans *Liber fluviorum*.

possessions britanniques et l'Amérique. Bien que ses romans aient eu beaucoup de succès à son époque, il est surtout connu de nos jours pour ses récits de voyage.

Trollope en revanche, en dépit des tentatives infructueuses de son père dans l'agriculture, profite, grâce à sa mère, auteure de romans connus, de ce qu'il y a de mieux à l'époque en matière d'éducation, les « public schools » et l'université.

Quant à Weld, d'origine irlandaise, issu de la classe aisée, ses études supérieures lui donnent le goût de la recherche et lui permettent d'acquérir des connaissances quasi encyclopédiques.

En dépit de ces disparités, ces voyageurs partagent tous la même curiosité, le même désir de connaître d'autres pays, surtout la France, pays si proche mais si différent, dont l'histoire est étroitement liée à celle de leur pays. Ils font tous preuve d'une grande érudition, d'une ouverture d'esprit admirable, tentent de se débarrasser des idées reçues et ne recherchent ni ne décrivent des stéréotypes. C'est seulement en matière de religion que certains font montre d'une certaine partialité, car issus d'un pays protestant, ils regardent le catholicisme avec désapprobation. En outre, ils veulent découvrir la « vraie France » et non celle des touristes. Ils aiment se mêler à la foule, vivre comme la population locale et apprécient la nourriture régionale et le bon vin.

Leur curiosité est bien résumée par Leitch Ritchie :

> […] une certaine catégorie de personnes, et nous avouons en faire partie, éprouve un plaisir extraordinaire à aller à l'aventure, sans idée arrêtée, sans se poser de questions, sans projet et sans but, passant d'une rue à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, de groupe en groupe. Ces personnes se fondent dans les foules, regardent aux fenêtres, dévisagent les gens, ne connaissant personne et n'étant connues de personne, une langue étrangère dans les oreilles, de nouveaux vêtements devant les yeux, de nouvelles manières, de nouveaux traits, de nouvelles personnalités, elles observent les occupations, les plaisirs, les habitudes, les demeures des hommes. Etre seul là où tous les autres sont unis, être sur scène sans en faire partie, un sentiment d'orgueil se mêle à un sentiment d'exclusion et de solitude. C'est comme si nous étions dans une autre sphère, avec la possibilité de flâner à volonté dans les rangs de l'humanité, de pénétrer sans nous faire remarquer dans les foules[16].

Quatre-vingts ans qui ont transformé la France

> Etre étranger c'est être visiteur, être visiteur c'est pouvoir prétendre à la plus chaleureuse hospitalité et à la plus grande attention.
> Ninian Pinkney[17]

[16] Ritchie, *Wanderings by the Loire*, 1833.
[17] *Travels through the South of France and in the Interior of the Provinces of Provence and Languedoc, in the Years 1807 and 1808*, 1809.

Quelle vision ces hommes nous ont-ils laissée de la France ? Si l'on excepte la période de tension due à l'instabilité politique qu'a connue Young en 1789, c'est avant tout un pays accueillant envers les étrangers. Même aux heures les plus sombres des relations franco-britanniques après les guerres de la Révolution et après Waterloo, les visiteurs ne mentionnent aucune rancœur à leur égard. Il semble même que le retour des voyageurs anglais annonce l'avènement de la paix tant souhaitée. Il s'agit en fait de relations individuelles, très éloignées des discours des politiciens et des écrits des journalistes ou des esprits moqueurs[18] qui font fréquemment preuve d'anglophobie[19], voire de xénophobie.

Chacun nous apporte une vision différente de la société française. Wraxall, qui visite notre pays en 1776-7, juge les villes insalubres et mal bâties et préfère la campagne mais il constate que la vie des ruraux est souvent difficile et souligne des inégalités criantes :

> Aucune langue ne peut décrire avec justesse la beauté de la Loire ou la fertilité du pays qu'elle arrose. La pauvreté et la misère des paysans qui vivent au milieu de ce délicieux paradis et qui produisent abondamment tous les luxes et nécessités de la vie m'envahissent de pitié, d'étonnement et d'indignation. Je vois beaucoup d'opulence mais encore plus de détresse : un château princier entouré d'un millier de hameaux misérables, le luxe le plus sophistiqué dans les hautes couches de la société et en contraste la mendicité et la nudité dans le peuple[20].

Young, en 1787-1788 et 1789, s'intéresse à tous les aspects de notre pays, qu'ils soient politiques, sociaux ou économiques mais, en tant qu'agronome, il privilégie bien sûr le secteur agricole. Il regrette le manque d'initiative qui freine le progrès et fustige le métayage qui « perpétue la pauvreté et exclut l'instruction ». Il est en faveur de la propriété privée et deux aphorismes résument bien sa pensée : « la magie de la propriété transforme le sable en or » et « donnez à un homme l'entière possession d'un rocher stérile et il le transformera en jardin. Donnez lui un bail de neuf ans pour un jardin et il le transformera en désert ». En outre, il considère que les droits féodaux sont une aberration.

---

[18] Comme Charles Marchal qui se moque ouvertement des Britanniques dans *Physiologie de l'Anglais à Paris*, 1841.

[19] Comme le démontrent le livre de Jean Guiffan : *L'Anglophobie en France de Jeanne d'Arc à la vache folle*, 2004 et celui d'un couple franco-anglais, Robert et Isabelle Tombs : *That sweet enemy*, 2006.

[20] Wraxall, *Tour through the Western Southern and Interior Provinces of France in the years 1775-1776*, 1777.

Lors de ses premières visites, le pays est en pleine effervescence et le voyageur ne peut s'empêcher de prédire l'issue fatale du régime :

> Les conversations dont je fus témoin ici, prouvent quel grand changement s'est opéré dans l'esprit des Français et je pense que le gouvernement actuel ne pourra pas durer un demi siècle de plus, à moins que les talents les plus éclairés et les plus énergiques ne soient à la barre. La révolution américaine a jeté les fondements d'une autre révolution en France, si le gouvernement ne prend pas soin de la prévenir[21].

Il reconnaîtra par la suite avoir sous-estimé le mouvement :

> Il ne fallait pas un grand don de prophétie pour le prédire, mais les événements qui ont suivi ont montré que j'étais loin du compte lorsque je parlai de cinquante ans[22] ».

Fellowes arrive en 1817, deux ans après Waterloo. Il ne peut que constater les nombreuses destructions et pillages, y compris ceux perpétrés par les troupes d'occupation, principalement prussiennes, précise-t-il. Il trouve un pays sous haute surveillance, policiers et gendarmes sont omniprésents et les contrôles généralisés, la diligence où il prend place en compagnie de sœurs de la Charité est même escortée par des gendarmes à cheval. Cependant, le pays tente de panser ses blessures et de revivre. Les gravures que Fellowes, artiste, exécutera dans le Pays nantais ajouteront charme et poésie à la description d'un pays meurtri.

Turner visite la France en 1826 en vue de peindre la vallée de la Loire qu'il remontera de Nantes à Orléans[23] : jeux d'ombre et de lumière, scènes de genre, le fleuve sera pour le célèbre peintre une source inépuisable d'inspiration. Quelques années plus tard, son éditeur demandera à Leitch Richie d'écrire un texte qui viendra compléter les gravures du peintre. Ritchie descendra la Loire en 1831. Il dévoile à ses lecteurs le quotidien des riverains du grand fleuve tout en émaillant son récit de contes traditionnels. Tous deux nous apportent une vision idéalisée de la France : gens du peuple au travail côtoyant les bourgeois, apparemment en bonne intelligence.

Trollope, quant à lui, contemple en 1840 une France qui a su renaître en dépit de la disparition de toute une génération masculine lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. La classe moyenne s'affirme, le progrès s'instaure et le pays est déjà en route vers l'industrialisation. Les villes se transforment, s'embellissent. Malheureusement, selon l'auteur, ce progrès est contrebalancé par un certain déclin moral et il décèle dans la presse l'apparition d'un esprit contestataire qui mènera à la révolution de 1848.

---

[21] *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789,* 1792.
[22] Note rajoutée par l'auteur en 1792.
[23] Il peindra plus de quatre-vingts tableaux dont une trentaine pour le seul Pays nantais.

Connaissances utiles, frontispice de *A Summer in Western France*, vol. II, 1841.

Cette illustration est à la fois une caricature du voyageur victorien, guindé et méfiant et un témoignage sur l'agitation qui régnait alors en France ainsi que sur les difficultés auxquelles était confronté le voyageur. Pourtant, dans son récit, Trollope ne fait pas directement allusion aux propos menaçants contre les Anglais tels qu'ils apparaissent sur le mur, propos que pourrait avoir inspirés la politique belliqueuse menée par Thiers.

Finalement, en 1855, Weld visite un pays désormais industrialisé, bureaucratisé mais aussi policier et constate à son tour, avec nostalgie, que le progrès et la modernisation entraînent une perte de la spécificité et du pittoresque.

Tous, bien sûr, regrettent la destruction de monuments et d'œuvres d'art pendant la période révolutionnaire et déplorent que le souvenir de personnes illustres ait disparu avec leurs sépultures, ils sont particulièrement sensibles à la profanation des tombeaux des rois Plantagenêt à Fontevraud :

> Les républicains anarchistes animés par la haine féroce contre la royauté qui les caractérisait, ont dévasté la France de 1791 à 1800 et n'ont pratiquement épargné aucun monument de piété, d'art, de grandeur dans tout le pays. Ce serait en vain que le voyageur qui visite maintenant la France cherche à voir la tombe de Laure à Avignon ou celle d'Agnès Sorel à Loches ou celles d'Henri II ou de Richard 1er à Fontevraud. On ne

> pouvait espérer que ces réformateurs barbares, qui dans leur fureur, n'ont pas respecté les tombeaux de leurs propres rois, qui ont arraché à la terre les ossements de Louis XII surnommé « le père du peuple » et ont jeté la statue équestre de Henri IV dans la Seine épargnent les monuments anciens qui se trouvaient en abondance sur tout le territoire français. L'auteur de ce *Voyage*, dont on peut dire qu'il a flâné plutôt que voyagé dans une très grande partie de la France pendant cette période transitoire mais heureuse que constituait le règne de Louis XVI, a vu de nombreux vestiges du passé qui n'existent plus[24].
>
> .

Les inégalités dénoncées par Wraxall et Young ne semblent pas avoir autant frappé les autres voyageurs. Cela signifie-t-il qu'un changement radical a modifié la structure sociale ? Si l'on en croit d'autres témoignages, il n'en est rien. Selon le révérend W. Hughes[25] qui parcourt la France en 1802, les mendiants sont toujours aussi nombreux et se précipitent à chaque arrivée de diligence dans l'espoir de recevoir une aumône. De l'avis d'une Anglaise qui visite la France en 1821 avec ses parents, mendier est devenu un métier :

> Nous quittâmes Montreuil par un matin déplaisant, froid et pluvieux […]. Il y avait un grand nombre de mendiants. A chaque village que nous traversions, nous étions suivis par des hommes, des femmes et des enfants ; si vous donniez à certains, il en arrivait deux fois plus à la fenêtre de la voiture. La mendicité semblait une occupation à part entière[26].

En 1855, Weld remarque à son tour une foule de miséreux. Ils portent le même type de haillons et sont aussi pressants que les mendiants irlandais, nous précise l'auteur. Certains vont de pardon en pardon, vivant de la charité des fidèles et sont généralement bien accueillis. Peu de paysans ont connu une amélioration sensible de leur sort, même ceux qui travaillent sont loin de vivre dans l'opulence et notre voyageur décrit plusieurs masures qui trahissent la pauvreté de leurs occupants, pourtant ces derniers semblent faire contre mauvaise fortune bon cœur :

> […] aussi dure que soit la vie que mène le Breton, il est probablement loin d'être malheureux dans son humble demeure[27].

En ce qui concerne la liberté de circulation, une forte évolution transparaît dans les écrits de ces observateurs. L'Ancien Régime était, somme toute, assez libéral, Wraxall, ainsi que Young lors de ses deux premiers voyages, pénètrent en France, se déplacent en toute liberté et ne font état d'aucune présence policière ou militaire. Ce

---

[24]Wraxall, *Tour*, Préface, 3ème édition (1807)..
[25] *A Tour through several of the Midland and western Departments of France in the Months of June, July and September 1802.*
[26] Mary Browne, *Diary of a girl in France in 1821.*
[27] *A Vacation in Brittany*, 1856.

n'est qu'après les événements de juillet 1789 que le docteur Rigby[28] et Young[29] se heurteront à des milices improvisées. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire des mesures de contrôle sont bien évidemment instaurées. Suite à la chute de Napoléon, les gouvernants doivent gérer une stabilité précaire et imposent des pratiques dignes d'un état policier. Les vérifications se renforcent aux frontières ainsi qu'à l'intérieur du pays, non seulement pour les étrangers mais également pour les Français. Ces mesures sont encore durcies lorsque les opposants vivent en exil. Weld le découvre d'ailleurs à ses dépens. Désireux d'arriver rapidement en Bretagne, il embarque à Southampton et débarque à Granville via Jersey. Quelle n'est pas sa surprise à son arrivée d'être soumis, comme les autres passagers, à une fouille en règle de ses bagages mais aussi de sa personne. Les fonctionnaires ont pour consigne d'intercepter d'éventuels écrits subversifs de Victor Hugo alors en exil à Jersey puis à Guernesey.

La presse est également muselée. Soumise à la censure sous l'Ancien Régime, elle avait connu une courte période de liberté au début de la Révolution pour être ensuite de nouveau encadrée. Trollope et Weld notent que l'Etat contrôle rigoureusement les journaux, ce qui est facilité par une bureaucratie qui exerce sa mainmise sur tous les secteurs publics et privés, allant de la presse, à l'éducation, au commerce et même aux pêcheries.

Le Pays nantais : de l'ère maritime à l'ère industrielle

Les descriptions du Pays nantais portent principalement sur la cité des Ducs. Nantes est une cité en pleine expansion et que ce soit en 1776 ou en 1855, on détruit, on construit, on embellit. La ville doit initialement sa prospérité au commerce avec les îles mais est devenue par la suite un centre industriel, les chantiers navals en sont l'un des fleurons et bientôt arriveront les conserveries. Les ouvriers apporteront prospérité et renommée à la cité. En outre, à partir de 1822, Nantes est reliée à Orléans par voie fluviale et après 1851, par le chemin de fer, ce qui permettra une connexion avec la capitale. Les transports urbains progressent également, Nantes, à l'initiative de Stanislas Baudry, est en 1826, la première ville de France à se doter d'un omnibus.

[28] *Letter*s, 1880.
[29] *Travels*.

La métropole est, de surcroît, dotée d'un riche patrimoine. Tous[30] admirent le château des Ducs ainsi que la cathédrale et s'accordent à trouver le tombeau de François II et Marguerite de Foix remarquable. En ce qui concerne l'espace urbain, Young admire le tracé régulier des nouvelles rues bordées d'immeubles percés de larges fenêtres alors que les écrivains de la période romantique regrettent la disparition progressive des ruelles tortueuses aux maisons pittoresques. Quant à la vie culturelle, elle est fort riche, le théâtre y est, d'après Young et Weld, florissant, Trollope au contraire sera déçu. Les musées et le Jardin botanique attirent de nombreux passionnés d'art ou d'horticulture. Nos visiteurs aiment aussi flâner sur les cours Saint-Pierre et Saint-André que Turner peindra à plusieurs reprises.

Nantes Cette vue a fait l'objet d'une gravure du Keepsake (1831)

© Chateau des ducs de Bretagne - Musée d'histoire de Nantes

Lors de ses voyages Turner fait de nombreux croquis qu'il retravaille ensuite dans son atelier. Ses œuvres sont gravées puis publiées dans de luxueux recueils comme le *Keepsake* ou *Turner's Annual Tour* ou bien deviendront des tableaux.

Le peintre arrive à Nantes à la fin de septembre et y passe plusieurs jours. Il met à profit son séjour pour parcourir divers quartiers de la ville, les cours Saint-Pierre et Saint-André, l'île Feydeau, les bords de l'Erdre et de la Loire, le quartier Graslin, les chantiers des Salorges...

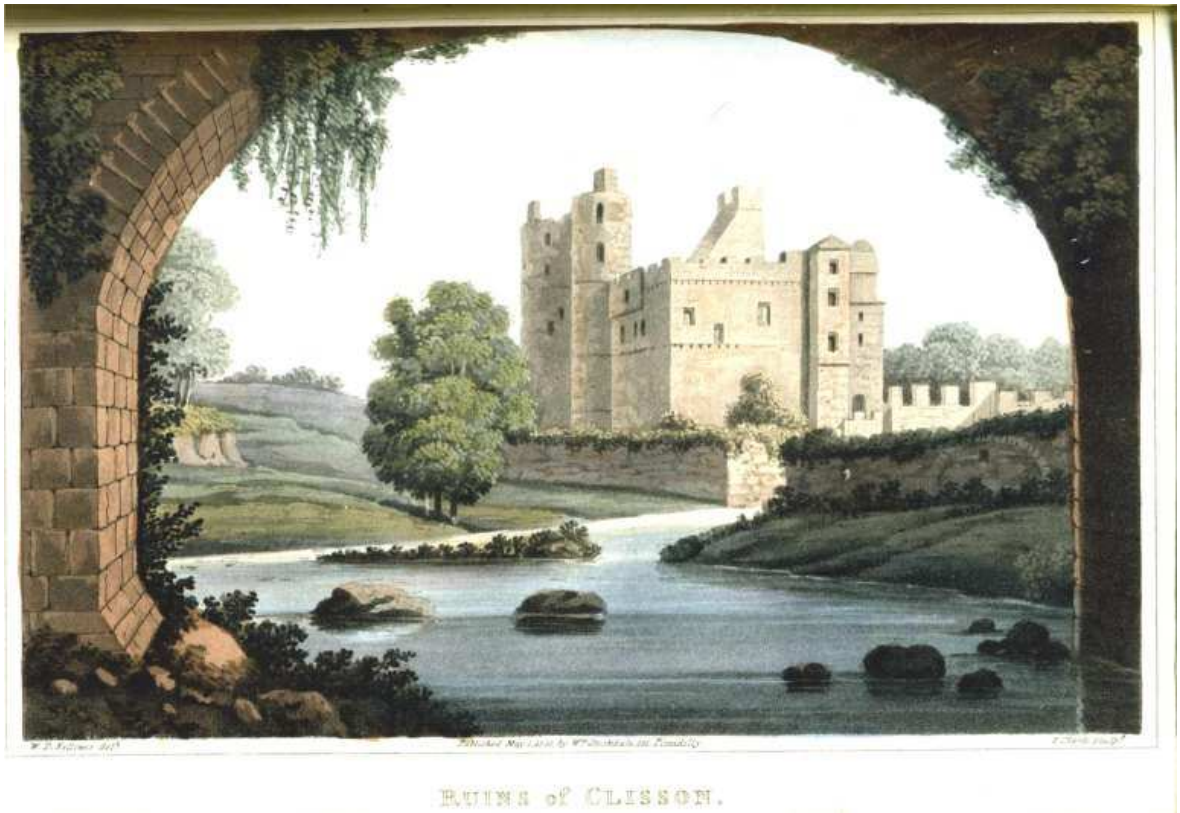
[30] Young ne mentionne ni la cathédrale ni le château.

Pour esquisser la vue qui deviendra *Nantes*, l'artiste se tient sur l'île Feydeau à l'époque où ce quartier était séparé du centre par un bras de Loire. Sur la rive droite, inondée de lumière, s'alignent les façades XVIIIème des quais Flesselles et de la Tremperie. A l'arrière-plan, se dessine sur un ciel chargé, la blanche silhouette de la cathédrale. Turner est avant tout un artiste et non un reporter, il ne cherche pas à reproduire la réalité: certains détails architecturaux (ordonnance des façades, ouvertures, balcons… sont inexacts.

Le peintre décrit une ville active : la Loire et ses rives grouillent de vie. Au premier plan, à droite, le quai Duguay-Trouin, où s'élève le Temple du Goût, est investi par des femmes du peuple, reconnaissables à leurs coiffes et leurs vêtements. Elles sont assises sur le sol ou sur les marches derrière leurs étals et guettent le chaland tout en s'occupant de leurs enfants. Sur le fleuve vont et viennent de nombreuses barques transportant personnes et marchandises alors que derrière le pont de la Poissonnerie se dressent les mâts des gabarres qui sillonnent le cours du grand fleuve. Le peintre a choisi de mettre en valeur les classes laborieuses et, paradoxe, c'est aux abords des riches appartements que vivent et travaillent les petites gens.

Ce tableau nous apporte un témoignage précieux sur une époque révolue et un paysage urbain disparu. La démolition de la tour du Bouffay en 1848 a changé l'horizon et le comblement de la Loire a profondément modifié les lieux. Cependant, la perspective, la lumière, les couleurs, l'espace confèrent beaucoup de charme à une ville animée.

En dehors de la cité ligérienne, seule la ville de Clisson attire nos Britanniques, principalement par ses ruines romantiques et par le souvenir des guerres de Vendée popularisées en Grande-Bretagne par Walter Scott. Les autres, comme Ancenis, ne sont évoqués que très brièvement.



Ruines du château de Clisson vues de dessous le pont Saint-Antoine. Illustration du livre de William Dorset Fellowes : *A visit to the Monastery of La Trappe.*

Fellowes a inclus « de nombreuses gravures en couleurs faites à partir de dessins réalisés sur place » dans son livre. En fait il s'est fortement inspiré du *Voyage pittoresque dans le bocage de la Vendée ou vues de Clisson et des environs* de Charles Thiénon (1817). Les gravures sont très semblables à celles de ce dernier : ce sont les mêmes sujets, les mêmes angles de vue, le même cadrage. Pourtant, ces paysages ne sont pas de simples copies, Thiénon utilisait le noir et blanc tandis que Fellowes usait de la couleur, il varie quelque peu le tracé, et les personnages sont différents. Le goût pour les ruines de l'époque romantique est évident.

La nature aux alentours de la cité des Ducs enchante les visiteurs qui succombent aux charmes de la Loire, de l'Erdre ou de la Sèvre. La campagne, quant à elle, a peu évolué, les landes qui indignaient Young existent toujours en dépit de la décision de la Constituante de mettre en vente certains terrains communaux et celle de la Législative en 1792 de partager les terres incultes[31]. En 1837, Stendhal retrouvera un paysage semblable à celui qu'avait vu l'agronome en 1788 :

> Au sortir de Nantes, par la route de Vannes, on est bientôt abandonné par les maisons de campagne, et l'on se trouve au milieu d'une vaste bruyère parfaitement stérile. C'est ainsi que nous avons fait les seize lieues les plus tristes du monde jusqu'à la Roche-Bernard[32].

Pourtant les défricheurs sont à l'œuvre et dans quelques décennies les terres incultes auront presque totalement disparues[33].

L'arrivée des vapeurs et du chemin de fer[34] permettra aux visiteurs d'atteindre d'autres destinations. Mais il faudra attendre la deuxième partie du XIXème siècle pour que l'on s'intéresse à la côte, aux ports de pêche et aux marais salants. Fanny Bury Palliser (*Brittany and its byways*, 1869) et Katherine Macquoid (*Through Brittany*, 1877) figureront parmi les premières voyageuses britanniques à avoir consacré plusieurs pages à la presqu'île guérandaise dans leurs ouvrages.

.

Les voyageurs britanniques ne sont pas les seuls à avoir laissé leurs commentaires sur notre région. Mérimée, Flaubert[35], Stendhal[36], Victor Hugo mais aussi Ogée, Richer et Pitre-Chevallier qui ont visité le Comté nantais puis la Loire-Inférieure,

---

[31] Le Directoire en abolira l'obligation.
[32] *Mémoires d'un touriste*, 1838.
[33] Voir René Bourrigaud, *Le développement agricole au 19e siècle en Loire Atlantique*, 1994.
[34] La ligne Nantes – Saint-Nazaire sera mise en service en 1857.
[35] Lors de sa visite à Nantes, Flaubert avait été déçu et avait déclaré : «Je crois que Nantes est une ville assez bête, mais j'y ai tant mangé de salicoques que j'en garde un doux souvenir ».
[36] Stendhal n'appréciait guère l'architecture néoclassique nantaise : «J'ai vu sur la gauche un grand bâtiment gallo-grec, d'une architecture nigaude comme l'Ecole de la Médecine de Paris : c'est la Préfecture ».

nous dépeignent paysages et monuments mais passent sous silence le mode de vie de la population et leurs rapports avec cette dernière. Leur démarche est différente. Ils ont une attitude franco-française : ils comparent le Pays nantais au reste de la nation et Nantes aux grandes villes françaises. En revanche, les voyageurs britanniques qui ont sillonné la France depuis le XVIIIème siècle apportent un point de vue extérieur et décèlent des comportements ou des modes de vie qui ont échappé à nos compatriotes

L'importance de cette démarche est bien exprimée par un autre Wraxall, William, vivant en France :

> […] un Français ne trouveroit rien de remarquable dans ce que nous avons tous les jours sous les yeux, ou bien s'il le retraçoit, il le feroit nécessairement d'une manière monotone et insipide.
>
> Un étranger, au contraire, nous juge d'une autre manière. Il apporte, dans l'examen des mœurs françaises, les idées et les préjugés peut-être de sa patrie. Les tableaux qu'il trace procurent aux jeunes lecteurs français une double leçon : ils reconnoissent que certains usages, tout naturels que l'habitude les leur fasse paroître, envisagés sous un autre rapport, peuvent avoir quelque chose de bizarre et de choquant; enfin, ils apprennent, à cet égard, en quoi nos mœurs et nos opinions diffèrent de celles des étrangers.

William Wraxall, *Voyage en France*, 1806.

Ces quelques pages sont un condensé de *Voyages au Pays nantais*, à paraître.

Luc Philamant

Je remercie le Musée d'histoire de Nantes au Château des ducs de Bretagne de m'avoir autorisé à reproduire le tableau de Turner : *Nantes*.

Atelier de recherche en Histoire contemporaine
animé par Rémi Fabre

Université Permanente de Nantes